



Le mot

Dominique Louyot

La lettre semblait répandre une lumière blanchâtre qui recouvrait entièrement la toile cirée de la table, la métamorphosait en un lit de neige terne d'où émergeaient avec peine les motifs de fleurs.

Il ne l'avait pas ouverte. En entrant, il l'avait posée au centre de la table, sous l'ampoule nue. Elle ne portait pas de timbre, pas d'adresse, que son nom tracé à l'encre noire, d'une écriture à la perfection glacée, qui lui ôtait toute chair, toute vie.

Autrefois, il posait les lettres de sa mère à cette même place. Elles s'étaient peu à peu espacées, jusqu'à cesser complètement. Durant des années, il avait continué de lui envoyer régulièrement de ses nouvelles. Il lui avait expliqué qu'il était tombé malade. Il se sentait faible, seul, et quelques mots, quelques simples mots l'auraient réconforté. Mais cela n'avait rien changé. Il avait arrêté à son tour de lui écrire. Elle n'existait plus que par des sensations ténues, des images fugaces, crépusculaires, qui, pour une raison incompréhensible, se chargeaient d'angoisse, de souffrance.

Ce soir, elles le harcelaient avec une obstination inaccoutumée. Leurs couleurs s'avivaient, des paysages, des scènes se formaient, masquant les repères familiers. La panique l'envahit, l'air lui manqua. Il bouscula une chaise, qui tomba avec bruit. Le choc éparpilla les images qui, après une hésitation, disparurent.

Il haletait, il avait froid. Des tremblements parcouraient son corps. Il attendit que s'apaisent un peu les battements de son cœur, alla prendre dans le buffet le catalogue et le pesant registre. Il s'assit, feuilleta le catalogue. Les pages étaient chaudes, d'un contact rassurant. Elles étaient couvertes de dessins qui représentaient les objets les plus divers, tout l'utile et le superflu d'une époque révolue, qui se serraient sur la surface blanche ou jaune, ramenés à la même importance, fatigants à regarder dans la monotonie de leur petitesse et de leurs traits noirs. Certains étaient brouillés par des taches d'humidité, peut-être des gouttes de pluie, ou en partie effacés, comme s'ils avaient été inlassablement caressés ou que l'éclat d'innombrables étés les avait pâlis. Parfois, sur l'un d'eux, gisaient un brin d'herbe, une feuille, des pétales, vestiges déteints, presque diaphanes de jours radieux.

Il arriva à la page qu'il avait cornée hier. Dans les interminables colonnes du registre, il se mit à recopier le nom des articles, leur référence et leur prix, traçant chaque lettre, chaque chiffre avec une régularité parfaite.

Il se sentait mieux. La chaleur revenait dans ses doigts, dans son corps. Il avait l'impression de travailler dans son bureau à la papeterie. Il y effectuait les mêmes gestes mesurés et tranquilles, c'étaient les mêmes colonnes qui se construisaient de haut en bas, ne soutenant rien, ne reposant sur rien, ayant pour ciel une étendue blanche et finement quadrillée, pour soleil la nudité poussiéreuse d'une ampoule. L'encrier et le porte-plume qu'il utilisait étaient identiques eux aussi, et le registre et le bout de toile cirée sur la table. Pour différencier les deux pièces, il aurait fallu lever les yeux. Mais là encore, le doute pouvait subsister quelques secondes, tant elles se ressemblaient. Cette similitude tenait à leurs dimensions, à leur lumière, à une vie mystérieuse, indéfinissable qui les habitait, qui ne se manifestait pas de façon tangible, mais dont il percevait en permanence la présence, si bien que se trouver dans l'une, c'était se trouver dans l'autre. Il aimait cette confusion, qui lui procurait ses seuls instants de bonheur. Il était difficile de les prolonger à la papeterie, où il était constamment dérangé par l'*autre*, qui partageait le bureau avec lui et qui avait la manie de siffler ou de chantonner. Il s'interrompait une minute ou deux comme s'il réalisait l'incongruité de son acte, recommençait, mû par l'habitude et la volonté de l'agacer. Ce matin, il chantonait sans discontinuer. Il n'avait jamais agi de la sorte. Un événement s'était produit ou allait se produire, un événement qui le comblait d'une joie mauvaise.

Un mot peut-être, un mouvement de colère aurait suffi pour l'arrêter, l'inciter à parler. Mais il demeurait muet, immobile, gardait les yeux baissés sur les colonnes, feignant de ne rien remarquer, sentant l'*autre* qui jouissait de ses efforts vains pour réclamer l'explication qui aurait diminué son inquiétude ou l'aurait tout au moins concrétisée.

Juste avant la pause de midi, le fredonnement cessa le temps d'une phrase, qui le vida de ses forces : il était convoqué chez le directeur, il devait y aller immédiatement.

« Asseyez-vous... Je tiens d'abord à vous dire que vous êtes un bon employé, ponctuel, consciencieux. Vous ne manquez jamais, vous ne commettez jamais d'erreur. À aucun moment je n'ai eu à vous reprocher quoi que ce soit. Vous êtes

d'autant plus méritant que vous accomplissez une tâche qui, bien qu'essentielle, n'offre guère d'attraits, je suis le premier à l'admettre. Mais il y a ces plaintes répétées de vos collègues, de *tous* vos collègues, et il m'est impossible de les ignorer plus longtemps. Ils reçoivent depuis une quinzaine de jours des lettres étranges. Elles ne portent que leur nom. Leur auteur fait donc partie de la maison.

» Voici quelques-unes de ces lettres. Vos collègues, *tous* vos collègues, j'insiste à nouveau sur ce point, ont reconnu votre écriture, qui est très particulière. Je l'ai reconnue moi aussi. Nous pouvons nous tromper, naturellement. Avouez cependant que c'est troublant ! Il est vrai que les enveloppes et le papier utilisés ne proviennent pas de chez nous. Faut-il voir dans ce fait une précaution de votre part ou un indice de votre innocence ?

» Je vous écoute : qu'avez-vous à répondre ? Êtes-vous impliqué dans cette curieuse affaire ? Recevez-vous également de telles lettres ? »

Dans les courriers qu'il envoyait à sa mère, il consacrait à chaque fois plusieurs lignes au directeur. L'homme était discret. Il évitait ses employés, les saluait à contrecœur, ne leur serrait jamais la main. Il ne quittait son bureau que pour de sporadiques inspections dans les différents services, et à midi et le soir, pour regagner son appartement, au-dessus. Ses yeux étaient le plus souvent rivés sur les lettres qu'il avait éparpillées sur son bureau. Comme il ressemblait à *l'autre* ! C'était sans doute un effet du demi-jour.

« Pourquoi ne répondez-vous pas ? Votre silence ne plaide pas en votre faveur. J'ai du mal à vous imaginer parcourant la ville pendant des heures pour y déposer ces lettres. Auriez-vous un complice ?

» Vos collègues n'ont remarqué aucun changement dans votre comportement, aucun relâchement dans votre activité. Vous ne paraissez ni plus nerveux, ni plus fatigué. Que supposer, alors ? Quelqu'un dans la maison vous en voudrait-il au point d'avoir monté contre vous une véritable machination ? Non, cela n'est pas crédible.

» Vous vivez seul, n'est-ce pas ? Ce n'est pas toujours facile. Dans la solitude, on accomplit parfois des actes que les autres jugent insensés, qu'on serait incapable d'expliquer à soi-même. L'important est de revenir très vite à la réalité.

» Parce que vous êtes un employé irréprochable, je vais vous accorder une chance de vous ressaisir. Néanmoins, au prochain incident, je n'aurai pas d'autre choix que de vous licencier. Ne gâchez pas votre existence à cause d'ennuis passagers. »

Le chantonnement reprit aussitôt qu'il franchit la porte du bureau, mais il n'y prêta pas attention : les paroles du directeur emplissaient la pièce de leur flot sonore et continu, qui emportait ses pensées, lui laissait juste ce qu'il fallait de conscience pour exécuter les gestes de son travail. Elles devenaient ses propres paroles, et en les répétant mentalement, ses lèvres remuaient. Peut-être même les prononçait-il à voix haute. Elles le poursuivirent tout au long du chemin du retour, où le vent de tempête les ballottait, les éloignait jusqu'à les rendre inaudibles, puis les lui jetait au visage en bourrasques glacées. Elles se superposaient maintenant à la logorrhée de la concierge : « C'est encore une de ces lettres ! Quelle histoire ! Des locataires viennent se plaindre chez moi, ils se sentent menacés. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? »

Tout en parlant, elle tournait constamment la tête vers les boîtes aux lettres. Il regarda lui aussi dans cette direction, ressentit un malaise comme à chaque fois qu'il les voyait. On les avait placées dans un renforcement du mur, à l'endroit où la lumière du globe dépoli était la plus faible, comme si on avait pressenti avant même leur installation l'effet néfaste qu'elles produiraient. Elles étaient anormalement hautes et étroites, semblables à de minuscules cercueils. Quand il avait ouvert la sienne, la lettre était tombée dans sa main ainsi qu'une chose morte.

« Je vous ai dit que dans les immeubles à côté et dans les commerces, en bas de la rue, ils reçoivent les mêmes lettres ? C'est à croire que toute la ville en reçoit et qu'ils sont je ne sais pas combien à les distribuer. Dès que j'ai un moment, je surveille le hall. Avant-hier, avec mon homme, on s'est relayé une journée et une nuit complètes pour faire le guet. On n'a vu personne, et pourtant, le matin, les lettres étaient là. Vous n'avez pas bonne mine. Je vous ai monté de la soupe. »

Elle disparut dans sa loge, reprenant certainement son espionnage.

Il s'engagea dans les escaliers. Il s'arrêtait à chaque palier jusqu'à ce que la minuterie s'éteigne, pour se pencher sur le puits sombre de l'autre côté de la balustrade en bois et écouter le vacarme à peine assourdi de la tempête.

Il ferma sa porte à clef. Les tourbillons de mots dans sa tête s'apaisèrent. Il actionna l'interrupteur de la cuisine. L'ampoule, au bout de son fil raide, oscillait avec une lenteur et une régularité sans rapport avec les souffles qui passaient dans la pièce. Les zones d'ombre et de lumière se déplaçaient, étiraient les murs, les meubles, puis les rapetissaient, comme s'ils avaient perdu leur consistance.

Il retint l'ampoule dans sa main, immobilisant la pièce le temps de poser la lettre au centre de la table, s'approcha du fourneau. La concierge, comme tous les soirs juste avant son retour, l'avait allumé, et sa chaleur commençait à se répandre. Il souleva machinalement le couvercle de la casserole : la vapeur brûlante, odorante de la soupe baigna son visage. Il ôta son manteau, le suspendit au crochet près du fourneau, s'assit à la table. Il ouvrit l'enveloppe avec un couteau, en tira une feuille de papier pliée en quatre. En apparence, elle était vide. Il aurait dû la déplier entièrement pour lire le mot qui y était inscrit, mais il préféra l'imaginer, solitaire, perdu sur la surface blanche. La vision d'une pierre noire sur une plaine enneigée s'imposa à lui. Un homme marchait vers cette pierre. Arrivé près d'elle, il remarqua qu'elle était simplement posée sur la couche moelleuse. Il scruta les environs : à l'exception des traces qu'il avait laissées, la neige était immaculée. Il voulait poursuivre sa route. Il parvenait à s'éloigner de quelques pas, mais quitter la pierre lui était impossible. Le désir même de le faire s'évanouit bientôt. Son univers se limitait à cette énigme noire et à cette étendue morne qu'un ciel pétrifié surmontait. Il se mit à creuser avec fébrilité la neige autour de la pierre, recherchant des sens cachés, bâtissant des hypothèses compliquées, édifices fragiles que le doute minait sans relâche.

Des coups le tirèrent de sa rêverie : la tempête se servait des branches des hauts arbres devant l'immeuble comme d'énormes massues pour en frapper la façade. Elle était méthodique malgré sa sauvagerie, lançait une attaque rapide, se retirait pour rassembler ses forces, puis livrait un nouvel assaut.

Il réalisa que des chocs provenaient également de l'intérieur : quelqu'un frappait à sa porte. Il ne bougea pas, attendit une accalmie : on frappait toujours.

Il alla ouvrir. Pendant quelques secondes, à cause de la pénombre, il ne distingua qu'une silhouette. Il pensa à sa mère. Puis il reconnut le directeur.

Un froid brutal le saisit. Les murs s'effacèrent. Il n'y eut plus qu'une nuit silencieuse, qui n'était pas celle de la tempête.

« Vous l'avez tuée ! J'aurais dû vous renvoyer dès la première plainte ! Mais cela n'aurait servi à rien, n'est-ce pas ? Rien n'aurait interrompu votre vengeance ! Car c'est par vengeance que vous écrivez ces lettres ! Vous vous vengez de votre médiocrité et des autres. Vous ne supportez pas que personne ne vous aime. Avez-vous déjà accompli dans votre existence une seule action pour être aimé ? Ma femme, elle, savait donner son amour à tout le monde, et tout le monde l'aimait en retour !

» Quand je suis monté à l'appartement, elle était assise dans son fauteuil. Elle n'avait pas allumé la lampe. Je croyais qu'elle somnolait. Je me suis approché en l'appelant doucement. Elle ne réagissait pas. Son visage était figé, déformé par la souffrance. J'ai compris qu'elle était morte. Elle était morte, et ses yeux fixaient les lettres, qu'elle avait disposées en cercle autour du fauteuil. Vous l'avez tuée avec vos lettres, avec ce mot ! Que signifie-t-il ? Elle était très malade, très émotive, vous étiez au courant de son état, vous en avez profité lâchement ! Si elle m'avait montré ces lettres, je lui aurais expliqué qu'elles n'avaient aucune importance, qu'il fallait les détruire, les oublier, j'aurais détruit moi-même toutes celles qui seraient arrivées par la suite. Vous l'avez tuée, vous êtes un assassin... »

Il cessa d'écouter, plongea dans une sorte d'inconscience. Quand il émergea de cet état, le directeur était parti. Mais ses paroles continuaient de résonner, couvrant le bruit de la tempête. Toute la journée, elles l'avaient obsédé ; il n'avait connu qu'un bref répit, et voilà qu'elles le harcelaient à nouveau !

Il retourna à la cuisine. Le feu agonisait. Il gava le fourneau de charbon, éteignit la lampe. Il posa ses mains sur la plaque de fonte. Elles ne lui appartenaient plus. Elles traversèrent le métal qui se liquéfiait, attirées par l'invisible soleil de la flamme. Il hurla, un hurlement qui les arracha de la fonte. Son dos heurta violemment le mur. Il ferma les yeux, se laissa glisser à terre. Des bouffées chaudes l'enveloppèrent, apaisant la douleur, les tremblements de son corps. Il sombra dans le sommeil.

Quand il s'éveilla, le jour était levé. Il était fiévreux, courbaturé. Il examina ses paumes et ses doigts brûlés, où suintaient des cloques. Il s'habilla avec difficulté et sortit. Il avait besoin de marcher, de marcher vite, sans but.

Les rues étaient sombres : le temps était couvert, une pluie pénétrante et silencieuse tombait ; il y avait aussi cette espèce de crépuscule qui y régnait en permanence. Peut-être n'était-ce qu'une illusion, peut-être y faisait-il jour comme partout ailleurs. Mais l'esprit se refusait à l'admettre, à se les figurer autrement que dans une éternelle pénombre. À l'inverse, il existait certainement des lieux qui semblaient toujours nimbés de lumière, qui, même dans les ténèbres les plus profondes, connaissaient une forme de clarté. Il longea la papeterie. Il se représentait avec précision les employés rassemblés dans un bureau pour parler de lui. Ils savaient depuis le début que l'histoire se terminerait mal.

Il était bizarre. Il n'avait pas d'amis. Il paierait pour son crime.

Il s'éloigna. Il s'assit sur le banc de fer d'un square et observa l'arbre devant lui. Un pauvre arbre solitaire et laid, au tronc trop gros, aux branches trop courtes, dénudées, sans un mouvement. Mais il aimait les arbres avec leurs enchevêtrements aériens où se perdaient ses pensées.

Il reprit son errance. Près de chez lui, son regard fut attiré par un espace entre deux immeubles. Il ne l'avait jamais remarqué auparavant, bien qu'il suivît invariablement le même chemin. C'était un passage si resserré qu'un homme pouvait à peine s'y insinuer, son issue se réduisait à une mince ligne pâle séparant sur toute leur hauteur les deux immenses parois noires.

À peu de distance de l'entrée, il distingua quelque chose qui avait l'apparence d'un corps étendu. En même temps l'agressa une forte odeur de décomposition. Il fit un pas dans le passage ; sa main rencontra la paroi. Elle était froide, tapissée d'une épaisse saleté humide qui adhérait à la peau. D'abord, le contact le révolta, aviva la douleur, puis il s'y accoutuma. Au pas suivant, son pied buta contre la forme étendue. Il s'agissait en réalité de débris gorgés d'eau.

Il s'avança encore. Au moment où il crut ne plus pouvoir progresser à cause de l'étroitesse du passage, les murs se mirent à perdre de leur rigidité, à onduler imperceptiblement pour l'aider.

La ligne de clarté disparut. Il n'avait désormais plus de repère. Le froid des parois contre sa joue, contre ses mains, se transformait en une agréable chaleur qui le gagna tout entier. Il s'arrêta. Ses yeux se fermèrent.

La pluie le fit émerger de sa torpeur. Il ignorait comment il s'était retrouvé dans la rue, que l'odeur avait envahie. Elle flottait également dans le hall de son immeuble, les escaliers, son appartement. Elle imprégnait ses vêtements, ses mains, s'exhalait des murs, du moindre objet, du pain et de l'assiette de viande et de pommes de terre que la concierge lui avait montés.

Il écrivit sur des enveloppes le nom des locataires de l'immeuble, celui du directeur, des employés de la papeterie, termina par le sien. Puis il inscrivit le mot sur chaque feuille, veillant à le placer bien au centre. L'œil chercherait autre chose, un signe, une marque laissée par un doigt, une tache minuscule, mais il n'y aurait que ces deux lettres sur l'étendue neigeuse, ces deux lettres noires tracées avec une régularité et un soin extrêmes, malgré la souffrance que lui occasionnaient ses brûlures : « Je ».

Quand il eut fini, il regarda l'un après l'autre ces embryons de vie tous semblables, qui ne grandiraient jamais. Une peur s'empara de lui : il voulut reprendre une des feuilles et égarer le mot parmi d'autres mots, le cerner de platitudes, de vérités rassurantes, sans conséquence, rigoureusement alignées, pareilles à celles qu'il envoyait autrefois à sa mère, et que sa mère lui envoyait et qu'il attendait avec anxiété. Mais il plia les feuilles en quatre, les glissa dans les enveloppes, qu'il dispersa sur la table.

Il se leva, éteignit la lumière, sortit sur le palier. L'obscurité était totale. Pas un bruit ne venait des étages. Il posa ses mains sur la balustrade. À gauche, il y avait une porte. Elle donnait sur un escalier étroit et raide. C'est ainsi qu'étaient les escaliers des greniers. Il fallait faire constamment attention en les empruntant, on atteignait leur sommet essoufflé, heureux et vaguement inquiet de pénétrer dans ces cabanes géantes, interdites, où dorment en désordre, parmi les ombres et les craquements, les magies poussiéreuses du passé.

À la puanteur succéda une odeur complexe de terre surchauffée, de hautes herbes, de fleurs sauvages, de fruits mûrs. Il la respira, profondément, sans hâte. Il ne se rappelait pas avoir connu une telle plénitude. Un instant, un instant encore, puis, comme un enfant, d'un bond unique, il rejoindrait la terre, courrait parmi les herbes, les fleurs, les arbres fruitiers, dans la fournaise pullulante de vie du plein été.